

A TRAVERS

QUELQUES LIVRES...

Michel SCHIFF

L'intelligence gaspillée

Inégalité sociale, injustice scolaire

Collection Science ouverte - Édition du Seuil - 69 F

Schiff dédie d'ailleurs son livre aux enseignants : « *Je m'adresse d'abord à ceux qui sont les agents involontaires d'une véritable mystification, enseignants à qui l'on a fait croire que les concepts de « doué » ou de « débile léger » ont un fondement biologique scientifique démontré... Quelque soit le manteau dont il se pare le pessimisme à propos de l'homme joue toujours le même rôle : maintenir le statu quo* ».

1. Dans la première partie de l'ouvrage « *des vieilles sornettes sous une forme à peine neuve* », Schiff nous montre citations et exemples à l'appui que pour tenter de justifier les inégalités sociales après avoir longtemps fait appel à un ordre divin, on fait appel aujourd'hui à un ordre biologique.

En 1550

Le savoir et la providence divine ont fait que, tels l'âme et le corps, on a d'une part les riches, qui sustentent et gouvernent les pauvres, et de l'autre les pauvres, qui servent les riches, labourent la terre et font tous les autres métiers nécessaires à la chose publique.

D. de Solo

Discussion sur l'origine de la pauvreté, 1550 [96].

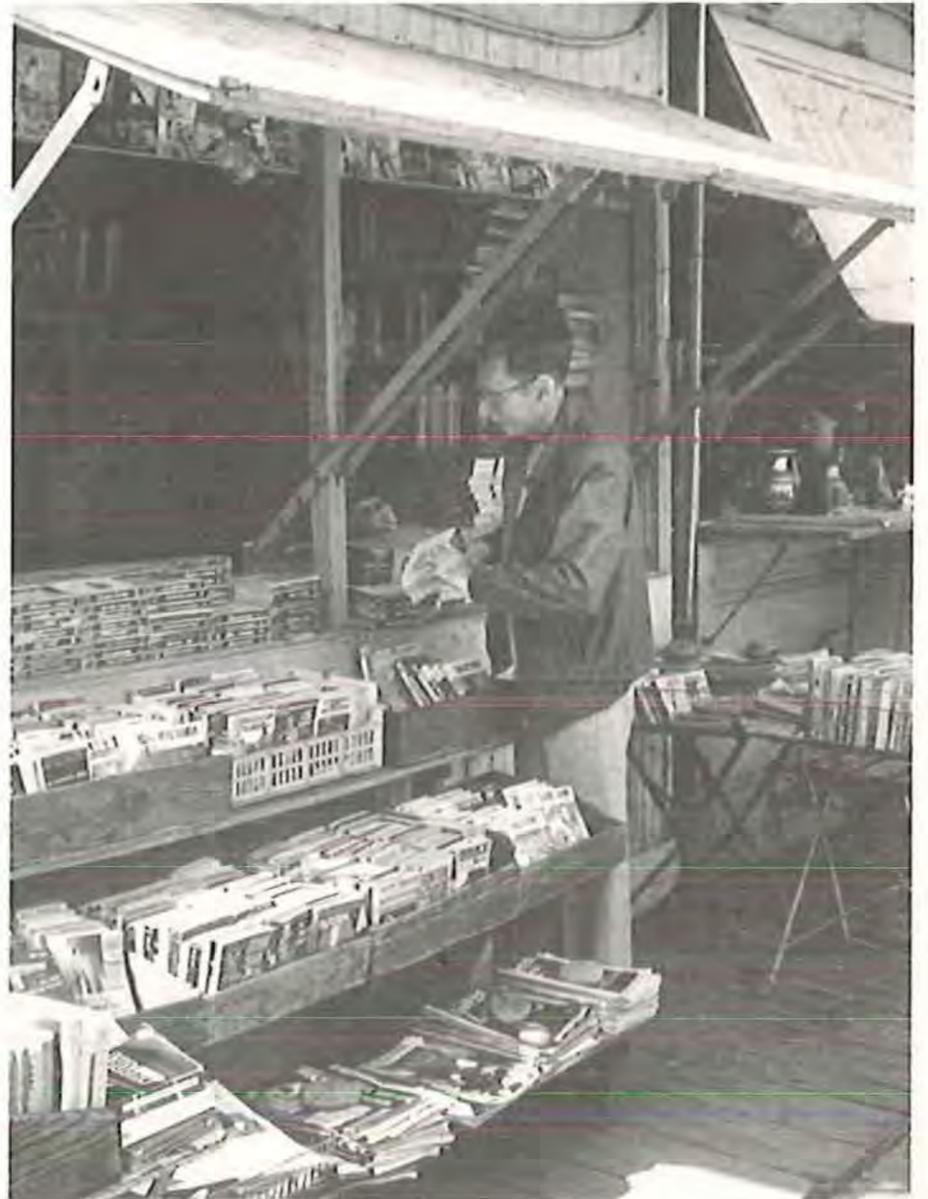


A notre époque, Herrnstein dr. du département de psycho de Harvard.

Et ceux qui restent sans travail sont très vraisemblablement ceux qui ont des QI bas. Le syllogisme implique que, dans des temps futurs, il se peut que la tendance au chômage se transmette par les gènes familiaux, avec à peu près la même certitude que les caries dentaires.



Ensuite dans les chapitres 2 et 3 « *des confusions à la pelle* », il démystifie avec humour un domaine où règne la plus grande confusion voire l'escroquerie (1) : les rapports entre le Q.I., la biologie et la reproduction des inégalités sociales.



Je sais de source sûre qu'il est écrit dans le Figaro Magazine que Debray-Ritzen a dit qu'Eysenck a dit que Jensen a dit que Burt avait démontré que l'intelligence est héréditaire.

2. Dans la deuxième partie, *Homo Sapien, ni rats ni robots*, Schiff s'attaque à l'idée d'une nature humaine à laquelle on aurait accès à partir des comportements animaux.

Il montre que les théories ont une influence pratique sur les comportements. Ce que nous choisissons de croire à propos de la nature de l'homme a des conséquences sociales. Il illustre ceci par deux exemples :

- Jusqu'à ce que le généticien Penrose rapporte le cas d'un enfant affligé de trisomie 21 ayant tenu un journal personnel personne n'avait songé qu'il était possible d'apprendre à lire et à écrire à ces enfants.
- Inverse est le cas de Georges, enfant déclaré mongolien à la naissance. Ce n'est que 40 ans plus tard qu'un examen biologique révèle que Georges avait 46 chromosomes, comme tout le monde ; hélas il était devenu débile profond entre temps.

L'homme n'est pas un animal comme les autres.

La plupart des gens ont appris des rudiments de la génétique à partir de l'exemple des groupes sanguins et ceci est très fâcheux. Ils ne savent pas que, chez l'homme, ces cas de correspondance rigoureuse entre un génotype (gènes) et un phénotype (histoire, développement de l'individu) sont l'exception.

(1) Outre l'affaire Burt qui fit grand bruit en Angleterre, quand il a été révélé que ce dernier, un des principaux partisans des caractères biologiques de l'intelligence avait purement inventé les « échantillons » d'étude pour sa thèse, Schiff évoque aussi les études des jumeaux fraternels qui n'existent que dans l'imagination de Jensen mais qui permettent pourtant à ce dernier d'affirmer que l'intelligence est déterminée à 80 % par le patrimoine génétique. C'est pourtant les conclusions de ces deux chercheurs que la presse réactionnaire « monte en épingle ».

Aussi vouloir chiffrer mathématiquement la part de l'intelligence déterminée par le patrimoine génétique et la part déterminée par le milieu n'a pas de sens. On ne peut faire cette analyse que si l'addition des facteurs est possible. Or il n'y a pas addition ; j'ai besoin de mes gènes et de mon éducation pour devenir ce que je suis. Ceci est vrai de tous les caractères dès qu'ils sont un peu complexes.

Prenons comme exemple les deux caractères dont on dit qu'ils sont spécifiques à l'homme : la station debout et la parole.

C'est vrai que pour se tenir debout, il faut avoir certains gènes : une certaine forme de bassin, certains muscles ; mais les enfants qui ne sont pas élevés par des hommes ne se tiennent pas debout. Un chien vivant dans un milieu humain se domestique mais ne « s'humanise » pas, alors qu'un enfant qui vit avec des loups « se lupise ».

Il n'y a donc pas un développement humain immuable, l'enfant ne devient pas inéluctablement un homme.

De même le langage humain n'apparaîtra que si l'enfant est dans un milieu où l'on parle.

« Nous sommes programmés, mais nous sommes programmés pour apprendre ».

3. Le point fort de l'ouvrage est contenu dans sa troisième partie sous forme de deux études :

- Avec une petite équipe de chercheurs Schiff a mis au point une étude très minutieuse : ils ont comparé le devenir scolaire de 35 enfants nés dans des familles de la catégorie socio-professionnelle considérée la plus basse, selon que ces enfants avaient été élevés dans leur famille ou adoptés dès leurs premiers mois par des familles de cadres supérieurs.

Les résultats sont nets : 35 enfants démunis culturellement et économiquement abandonnés par leur mère, et adoptés avant l'âge de 4 mois dans des familles de cadres, voient leurs performances s'élever très au-dessus de leurs 39 frères et sœurs restés dans leur famille d'origine (accroissement de 14 points des notes de QI) et être équivalentes aux enfants biologiques de cadres.

Cette expérience constitue la mise en évidence la plus directe qui n'ait jamais été faite de l'effet systématique d'un changement de milieu social.

Leur conclusion est celle-ci :

Le handicap scolaire constaté entre les enfants des classes les plus « défavorisées » et les enfants de cadres supérieurs est rattrapable au minimum à 75 % si ces enfants jouissaient de l'environnement culturel des classes « supérieures ». Commençons donc par traiter ce problème, on verra ensuite s'il reste des différences génétiques.

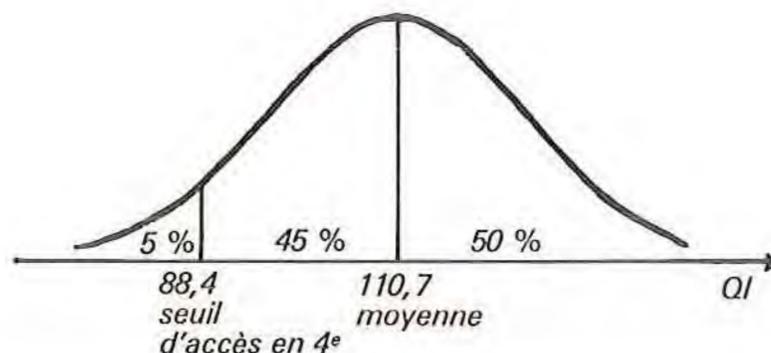
- L'inégalité des chances dans l'enseignement : analyse critique des statistiques officielles du ministère de l'Éducation Nationale. Schiff fait la remarque préliminaire qu'en 1981 il n'existe toujours pas de statistique officielle qui permettrait de mesurer l'ampleur de la ségrégation précoce, malgré les millions d'enfants recensés, fichés, informatisés tous les ans en début d'année.

Dans l'enseignement secondaire l'inégalité des chances est criante :

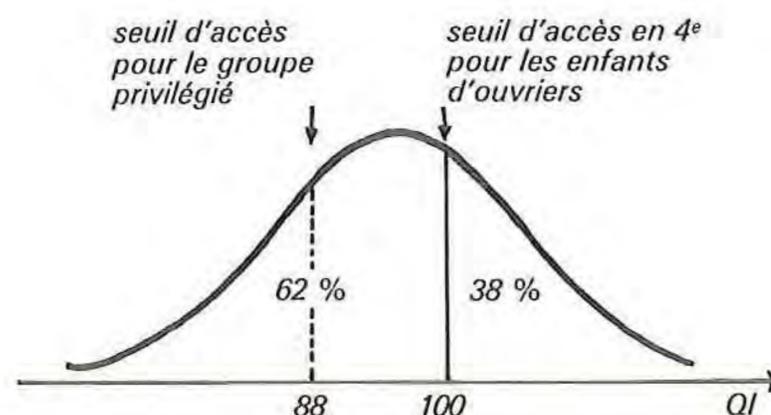
Chances d'accès d'après la profession des parents

Niveau d'enseignement	Professions libérales et cadres supérieurs	Ouvriers et contremaîtres
<i>Enseignement secondaire</i>		
Entrée en 6 ^e « normale »	98 %	74 %
Entrée en 4 ^e « normale »	95 %	38 %
Entrée en 2 ^e C	55 %	5 %
<i>Université</i>		
Accès au premier cycle	58 %	4,6 %
Accès au second cycle	52 %	2,4 %

Pour masquer ce gaspillage, certains, dans une théorie méritocratique, invoquent l'inégalité des « dons » entre les enfants des diverses classes sociales. Schiff accepte provisoirement l'idée conservatrice suivant laquelle le QI serait effectivement ce qui limite la « capacité » à faire des études. Il fixe son étude aux enfants en 4^e et à partir du QI moyen de ces enfants : 110,7 pour ceux du groupe privilégié et 96,3 pour les enfants d'ouvriers et des données du tableau précédent, dans les courbes ci-dessous il calcule le seuil (la note de QI nécessaire pour accéder à la 4^e).



Pour les enfants du groupe privilégié, tout se passe comme s'il suffisait d'avoir une note supérieure à 88 pour pouvoir entrer dans une 4^e « normale ».



Pour les enfants d'ouvriers, on observe 62 % d'exclusion. Tout se passe comme si, pour accéder au même enseignement que les enfants du groupe privilégié, les enfants d'ouvriers devaient avoir une note de QI environ 12 points au-dessus du niveau minimum exigé des enfants privilégiés.

4. Dans le dernier paragraphe, Schiff « ôte sa casquette de scientifique » pour poser en citoyen, les problèmes social et politique : « Quelle est la fonction sociale de l'enseignement ? S'agit-il de fournir à une « élite » les moyens de se cultiver ? S'agit-il de fournir aux industriels une main d'œuvre techniquement qualifiée mais psychologiquement docile ? S'agit-il de former des citoyens à la fois intelligents et utiles ? Qui a réellement le pouvoir de décider ce qui est socialement utile ? ».

« Actuellement, la moitié des enfants sont condamnés soit à l'échec scolaire, soit à un enseignement au rabais. Pourquoi ne pas s'appuyer sur les enseignants les plus dynamiques, je pense en particulier aux enseignants qui se réclament de la pédagogie Freinet, pour connaître les conditions qui permettraient de sortir de ce dilemme ? ».

Puis Schiff avant de mettre un point final à son ouvrage, comme dans tout bon livre d'idées, nous renvoie à un autre livre « l'échec scolaire n'est pas une fatalité » Ed. ESF où les chercheurs du CRESAS écrivent :

Tous les enfants peuvent apprendre, oui mais pas dans n'importe quelles conditions.

Je cours me l'acheter et... peut-être à suivre !